

Réécriture et réinterprétation écologiques des contes de fées : *Trois petits cochons* de Colin Thibert

Ecological Rewriting and Reinterpretation of Fairy
Tales: *Three Little Pigs* by Colin Thibert

NADÈGE LANGBOUR

Professeur de Lettres dans le Secondaire

Membre du CÉRÉDI, Université de Rouen

Mots-clés

intertextualité ;
transmodalisation ;
écologie ; écocritique ; littérature de jeunesse ; didactique.

Keywords

intertextuality;
transmodalization;
ecology; ecocriticism; children's literature;
didactics.

Dans le recueil *Nouvelles re-vertes*, Colin Thibert propose aux lecteurs adolescents une nouvelle originale intitulée *Trois petits cochons*. Réécrivant le conte pour enfants, le nouvelliste met en scène trois frères dont les parents, charcutiers, ont pris la physionomie de l'animal qu'ils exploitent. Devenus adultes, les trois frères optent pour des voies différentes, les deux premiers s'étant intégrés dans la société capitaliste, tandis que le troisième choisit d'adopter un comportement responsable face aux bouleversements écologiques causés par la consommation de masse. Les dérèglements climatiques vont détruire les habitations des deux premiers frères, mimant en cela le geste du loup qui souffle sur les maisons de paille et de bois. Les deux frères vont alors trouver refuge dans l'habitat écologique du benjamin. Par la transmodalisation à la fois générique (passage du conte à la nouvelle) et thématique (actualisation d'un scénario décontextualisé en prenant en compte une problématique de société), Colin Thibert réinterprète le conte. Il propose ainsi au jeune lecteur un texte qui l'invite à réfléchir non plus aux dérives comportementales d'un individu (insouciance, aveuglement...), mais aux dérives de notre société où « l'homme est un loup pour l'homme » (Hobbes) puisqu'en négligeant de préserver son environnement, il prépare sa propre fin.

In 2008, the writer Colin Thibert participated in the writing of a collection of ecological stories, in which he included an original short story entitled *Three Little Pigs*. It is the story of three brothers whose father and mother are pork butchers. As adults, the three brothers make different life choices: the elders enter capitalist society; the youngest chooses to have a responsible ecological behavior. Climatic disturbances will destroy the homes of the first two brothers, thus imitating the wolf of the children's story that blows on the houses of straw and wood. The elders will then take refuge in the ecological habitat of their younger brother. By both generic and thematic transmodalization, Colin Thibert reinterprets the tale for children. He offers the young reader a text that invites him/her to think about the excesses of our society where "man is a wolf for man" (Hobbes), because, by neglecting to preserve their environment, humans invite catastrophic destruction.

Quand on feuillette les albums consacrés aux *Trois petits cochons*, on est frappé par la place que la nature occupe dans les premières pages, d'abord parce que les protagonistes sont des animaux, ensuite parce que ces personnages évoluent dans un décor champêtre ou sylvestre agréable, où il fait bon vivre. Ce *locus amoenus* qui constitue le décor est toutefois perturbé par la présence du loup qui symbolise la nature sauvage et dangereuse. Pour s'en protéger, on le sait, les petits cochons entreprennent de construire des maisons. Par là même, la traditionnelle dichotomie entre nature et culture paraît inscrite dans le conte puisque les petits cochons s'approprient des matériaux naturels comme la paille, le bois et la terre pour ériger leurs habitats.

Dans ces premières versions écrites du conte, qui remontent à 1843, cette dichotomie se nourrit tout autant de l'héritage des Lumières, d'une vision de l'homme conquérant de la nature, en lien avec la confiance en l'essor économique et du sentiment de nature développé par les Romantiques. Mais aujourd'hui, le regard que l'on porte sur ce couple nature/culture a changé : la conscience environnementale, qui s'est développée à partir des années 1970, a remis en question cette image de la nature comme réservoir de matériaux pouvant être exploités sans crainte par l'homme. Parce qu'il contient en germe cette dialectique entre la nature et la culture qui est au cœur des réflexions contemporaines sur « l'Anthropocène », le conte des *Trois petits cochons* se prête donc à des réécritures écofictionnelles dont Colin Thibert nous offre une belle illustration dans la nouvelle qu'il écrit pour le recueil *Nouvelles re-vertes* destiné aux adolescents.

Le recyclage des *Trois petits cochons* : du conte palimpseste à sa réécriture écologique

Certes, parler du recyclage du texte source pour étudier une réécriture écologique du conte des *Trois petits cochons* est un jeu de mots facile. Mais c'est très tentant, d'autant que la démarche de Colin Thibert s'apparente bien à du recyclage puisque, tout en laissant visibles les emprunts à l'hypotexte, il les intègre dans une production radicalement nouvelle en procédant à la fois à ce que Gérard Genette appelle la « transmodalisation » (1982 : 395) et la « transdiégétisation » (1982 : 420).

La « transmodalisation » est intrinsèquement liée au changement de genre. Bien qu'il opte pour un genre bref, Colin Thibert écrit une nouvelle, non un conte. Cette modification générique a alors un impact sur le schéma narratif, puisque celui-ci va être altéré non seulement par une série d'« extensions », mais aussi par un détournement du schéma ternaire initial qui est maintes fois repris dans les portraits des frères avec de subtiles variations. Si on s'en tient à la terminologie de Genette dans *Palimpsestes*, les « extensions » sont les ajouts dans l'hypertexte d'« épisode[s] totalement étranger[s] » (1982 : 364) à l'hypotexte. Suivant cette définition, on peut affirmer que toute la situation initiale de la nouvelle est une extension. En effet, alors que le conte d'origine commence par le départ des Trois petits cochons de la maison maternelle dont il n'est ensuite plus question, la nouvelle s'attache à retracer la généalogie et l'enfance des trois frères, tout en multipliant les clins d'œil à l'univers porcin afin d'établir une connivence avec le jeune lecteur qui, par la valeur programmatique du titre, est invité à mettre en parallèle la nouvelle et le conte qui a bercé son enfance :

Paul Guillaumet était charcutier à Bainville-sur-Esse comme son père et son grand-père l'avaient été avant lui. On venait de tout le département et de plus loin encore pour goûter le jambon au torchon et la somptueuse andouillette qui avaient établi la réputation de la maison.

En 1966 Paul épousa la fille unique de son principal fournisseur, un éleveur de porcs sarthois. Entre 1967 et 1974, Thérèse lui donna trois fils : Victor, Hervé et Ludovic. Ils héritèrent la grosse tête ronde de leur père, ses jambes courtes et sa charpente solide. À leur mère ils empruntèrent la blondeur, une carnation d'un rose délicat et un caractère placide.

Tout le monde, à Blainville, connaissait les trois fils du charcutier, d'autant que leur mère avait la déplorable manie de les habiller à l'identique. Le pharmacien qui, tous les jours, les voyait passer à la queue leu leu sur le chemin de l'école, les surnomma « les Trois Petits Cochons ». Le sobriquet leur resta. (Thibert, 2008 : 145)

Mêlant ingénieusement l'humour rabelaisien lié à la charcutaille, qui n'est pas sans rappeler la guerre des andouilles dans le *Quart Livre*, et l'allusion à l'iconographie enfantine des Trois petits cochons « habill[és] à l'identique » et marchant « à la queue leu leu », que l'on retrouve aussi bien dans les albums que dans le dessin animé de Walt Disney, Colin Thibert annonce, dès les premières lignes, qu'il propose une version humanisée des *Trois petits cochons*. Victor, Hervé et Ludovic sont des humains, même si leur physionomie conserve des traces de l'apparence physique des cochons : ils ont en effet une « grosse tête ronde », des « jambes courtes » et « une carnation d'un rose délicat ». Ce glissement de l'animal vers l'homme s'accompagne d'une modification du cadre spatio-temporel : un décor urbain se substitue au décor champêtre du conte d'origine et l'intemporalité du conte source est remplacée par une inscription précise de la diégèse dans l'époque contemporaine de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e. Ces modifications, qui relèvent de ce que Genette appelle la « transdiégétisation », impactent inévitablement le portrait des trois protagonistes de la nouvelle.

De prime abord, Colin Thibert semble respecter le conte d'origine en reprenant les traits psychologiques dominants des trois petits cochons : deux sont animés par ce que Bruno Bettelheim définit comme « le principe du plaisir » (1976 : 59), alors que le troisième « a appris à se comporter en accord avec le principe de réalité : il est capable de remettre à plus tard son désir de jouer et agit conformément à son aptitude à prévoir ce qui peut arriver » (1976 : 60). Ce rôle du frère sage et prévoyant paraît, dans un premier temps du moins, dévolu au cadet de la fratrie Guillaumet, Hervé :

C'était un garçon sérieux, réfléchi et couard avec une disposition naturelle pour les chiffres que ses professeurs encouragèrent. Il passa avec succès son diplôme d'expert comptable et se fit embaucher par les Papeteries Rioux, la plus grosse entreprise de Blainville. [...]

À vingt-cinq ans, Hervé jugea raisonnable de se marier. Il épousa une jeune fille timide, comptable comme lui, que le pharmacien surnomma « le Castor ». Rien à voir avec Simone de Beauvoir ; la jeune femme était seulement affligée d'une paire d'incisives saillantes. Plus écureuil que castor, Hervé ouvrit son plan épargne en vue de l'acquisition d'un logement. On songerait à la procréation dès qu'on serait installés dans un F3. (146-147)

Les choix professionnels d'Hervé, tout comme la façon dont il planifie sa vie pour répondre au modèle social de la classe moyenne (mariage, acquisition immobilière, enfant), permettent à Colin Thibert de superposer, dans ce portrait, deux stéréotypes liés à l'image du petit cochon : celui du sage petit cochon du conte qui sait se mettre à l'abri des aléas de la vie, et celui du petit cochon tirelire auquel renvoie le métier de comptable d'Hervé et

l'humoristique épanorthose qui souligne le caractère économe du jeune Guillaumet : « Plus écureuil que castor, Hervé ouvrit son plan épargne » 146).

L'extension proposée par les portraits des trois protagonistes permet ainsi à Colin Thibert de se livrer à une écriture palimpseste complexe, dans laquelle il mêle l'hypotexte du conte des *Trois petits cochons* à toute une série de clichés liés à l'image du cochon. Ce qui est en effet valable pour le portrait d'Hervé l'est aussi pour celui de ses deux frères, qui incarnent les petits cochons mus par « le principe du plaisir ». L'aîné, Victor, apparaît comme un individu peu courageux, qui a abandonné ses études pour apprendre le métier de charcutier. Toutefois, contrairement à son frère cadet, il ne s'implique pas dans sa vie professionnelle et préfère dépenser tout son argent pour satisfaire sa seule passion, les courses de moto. Cette passion pour la moto pousse l'aîné des Guillaumet à participer à de nombreux Paris-Dakar dont il rapporte des photos montrant « un Victor gris de poussière à côté d'une moto fracassée sur une piste de Mauritanie » (147), ce qui fait que Victor apparaît comme l'incarnation de l'expression « être un petit cochon », c'est-à-dire « être sale, ne pas savoir jouer ou manger sans se salir ». Mais il est aussi, de façon beaucoup plus sarcastique et critique, l'illustration d'une autre expression de la langue française : « donner de la confiture aux cochons ». En effet, suite au décès de ses parents, Victor a hérité de la charcuterie familiale. Mais, obsédé par les courses de motos, il ne s'est pas investi dans son entreprise, dilapidant ainsi le bien qui lui avait été légué : « La charcuterie, qu'il avait négligée, commençait à périlcliter. Sur un coup de tête, [...] il vendit l'affaire paternelle pour une poignée de cerises. Il vécut dès lors en ermite dans une caravane moisie, plantée sur un socle de parpaings au milieu d'un terrain boueux où il s'entraînait inlassablement pour la prochaine course. » (150) L'habitat précaire de Victor, qui clôt le portrait du frère aîné, permet de raccrocher l'extension consacrée à ce personnage à l'hypotexte originel, puisque Colin Thibert réinvestit le motif du petit cochon ne pensant qu'au jeu et au plaisir qui habite dans un logement désuet et sommaire.

Qu'en est-il à présent du benjamin, Ludovic ? De prime abord, il apparaît comme la réincarnation humaine du deuxième petit cochon irresponsable et insouciant : il rêve d'exercer une profession dans le showbiz, se désintéresse des affaires sérieuses des adultes et rejoint des marginaux et des écologistes pour protester contre les multinationales qui polluent l'environnement. Lors d'une manifestation, il est même pris en photo par *Paris-Match* : on y voit « un Ludovic barbu adress[ant] un doigt d'honneur aux CRS massés au pied du pylône à haute tension » (147-148). Le geste polémique de Ludovic, tout comme ses choix de vie qui vont à l'encontre des valeurs familiales et sociétales, laisseraient à penser que le plus jeune des frères illustre une autre expression de la langue française : « avoir un caractère de cochon ». Il est vrai que Ludovic apparaît d'abord comme un être en colère et en rupture avec le monde qui l'entoure, mais c'est pour mieux souligner une réalité de notre société : l'urgence écologique, sur laquelle les scientifiques et les défenseurs de l'environnement n'ont de cesse d'alerter l'opinion publique, se heurte à l'aveuglement et à la surdité de la société capitaliste. Ludovic incarne en fait le fameux « complexe de Cassandre » qui, selon Christian Chelebourg dans *Les écofictions*, met en scène la voix de la nature qui « entre presque systématiquement en conflit avec une hiérarchie économique-politique acharné à maintenir le *statu quo* » (2012 : 104). Ce rôle d'oracle dévolu au benjamin des Guillaumet est d'ailleurs explicité dès l'introduction de l'élément perturbateur, le narrateur rapportant qu'« il se produisit alors une série d'événements dramatiques que Ludovic et ses amis prévoyaient depuis longtemps » (151).

Comme dans notre réalité, l'urgence écologique n'a donc pas été prise au sérieux par les personnages de la nouvelle. Le monde des trois petits cochons Guillaumet devient la proie de

bouleversements climatiques qui s'abattent sur les demeures des trois frères, mimant en cela le souffle du loup qui, dans le conte d'origine, détruit les habitats des petits cochons. Après les extensions qui ont permis de brosser le portrait des trois frères, Colin Thibert se rapproche ainsi de son hypotexte puisque, comme dans le conte des *Trois petits cochons*, le cœur de sa nouvelle est consacré au double mouvement de construction/destruction des habitats des protagonistes.

L'habitat des Trois petits cochons : un motif incarnant l'inversion axiologique des valeurs

Dans le conte initial des *Trois petits cochons*, l'essentiel de l'intrigue repose sur la construction (puis la destruction ou la tentative de destruction) des habitats des protagonistes. Il est donc presque naturel qu'un auteur comme Colin Thibert, qui se livre à une réécriture écofictionnelle des contes, s'empare de celui des *Trois petits cochons*, puisque l'écologie désigne, étymologiquement, la science de l'habitat, *oikos*, en grec, signifiant « maison » ou « demeure ». Dans la nouvelle, le geste de construction de l'habitat n'apparaît qu'une fois. En effet, les deux aînés de la fratrie Guillaumet se contentent d'occuper des logements déjà existants, Victor séjournant d'abord dans les parties privées de la charcuterie dont il a hérité de ses parents et Hervé achetant un F3. Seul Ludovic entreprend de construire sa maison qui est « une maison entièrement écologique » (149), comme il le précise à ses frères qui ne prennent pas son projet au sérieux :

Quelques semaines plus tard, Ludovic dénicha le terrain idéal sur les hauteurs de Blainville. Il entreprit d'y bâtir, avec l'aide d'une poignée de copains, une maison de bois, de paille compressée et de brique crue dont le toit plongeant faisait office de capteur solaire. On y récupérait l'eau de pluie, on y recyclait l'énergie du vent à l'aide d'une éolienne verticale, on s'y chauffait avec un poêle à granulés, on y faisait ses besoins dans des toilettes sèches. C'était une maison saine et lumineuse où l'on pouvait vivre en autarcie. (149)

En utilisant à la fois de la paille, du bois et des briques pour édifier sa maison écologique, Ludovic fait de sa demeure une sorte de syncrétisme des bâtisses des Trois petits cochons du conte initial. Par là même, cette maison apparaît comme une nouvelle étape dans la conception de l'habitat humain et elle remet en question la métaphore du progrès de l'humanité sous-entendue par le conte originel que Bruno Bettelheim a bien expliqué dans la *Psychanalyse des contes de fées* : « Les maisons que construisent les trois héros sont symboliques du progrès de l'homme au cours de son histoire : d'abord une hutte précaire, puis une cabane de bois, et finalement, une maison faite de solides briques » (1976 : 59).

En faisant de la maison écologique, c'est-à-dire de la maison de l'avenir, une maison qui combine harmonieusement les premières techniques de construction de l'homme et les dernières innovations technologiques comme les capteurs solaires et l'éolienne, Colin Thibert remet en question la conception d'une progression linéaire de l'humanité. Comme de nombreux écoécrivains, il invite à se tourner vers le passé, au temps où l'habitat humain ne défigurait pas et ne polluait pas l'environnement, d'où l'évocation de la paille et du bois qui sont non seulement des isolants efficaces réellement utilisés dans les maisons écologiques, mais qui sont aussi des matériaux biodégradables qui font signe vers les habitats transitoires comme les cabanes.

Le thème des habitats transitoires que sont la maison de paille et la maison de bois des deux petits cochons d'origine est d'ailleurs repris dans la nouvelle de Colin Thibert. Il est d'abord mis au service des sarcasmes des frères de Ludovic qui se moquent de son projet de maison écologique qu'ils comparent à « une hutte de branchages [...] ou un igloo » (148-149). Il est amusant de voir les deux frères, qui sont les réincarnations littéraires des deux petits cochons mus par « le principe du plaisir », faire de l'humour sur la fragilité des habitats transitoires, comme s'ils avaient retenu la leçon de ce qu'ils avaient vécu dans le conte d'origine. Pourtant, par le jeu des images et des métaphores, c'est bien l'habitat qui semble le plus solide et qui est occupé par Hervé qui présente justement les failles des habitats dont se moquent les aînés Guillaumet. C'est ce que découvre Victor qui, chassé de chez lui par la tempête, se rend chez Hervé :

L'appartement était glacial : on ne chauffait plus depuis des mois et l'isolation était inexistante. Coiffé d'un bonnet de laine, chaussé de charentaises, Hervé vivait enveloppé dans de vieilles couvertures.

- Il ne te manque plus qu'une plume pour avoir l'air d'un chef indien dans un mauvais western ! commenta Victor.

Hervé était trop frigorifié pour rire. Après une nuit atroce, passé à trembler l'un contre l'autre, les deux frères découvrirent de l'eau qui ruisselait le long des murs : le béton n'avait pas résisté aux écarts de température, l'immeuble fissurait de partout, il ne lui faudrait pas longtemps pour se désagréger entièrement. (151-152)

L'insolite tenue d'Hervé qui le fait ressembler à un amérindien, tout comme les fissures et le ruissèlement de l'eau qui fragilisent son appartement font précisément signe vers les habitats transitoires que les aînés Guillaumet évoquaient pour se moquer de leur frère, puisqu'on retrouve l'image du tipi indien et celle de l'igloo fondant sous les effets du réchauffement climatique. Par là même, le logement qui se présentait comme le plus solide et le plus fiable, car construit selon les normes de l'urbanisation actuelle, est en définitive présenté comme un logement qui a fait son temps et qui ne peut plus assurer la sécurité de ses occupants. Le message écologique de Colin Thibert s'affiche ainsi clairement : les constructions érigées par les hommes des sociétés occidentales se révèlent inappropriées face aux bouleversements environnementaux. Ce n'est donc plus uniquement la notion de progrès de l'humanité qu'il remet en question par le biais du motif de l'habitat, c'est toute la conception de l'urbanisation qui fonde les mégalo-poles capitalistes qu'il dénonce, d'où le fait que la maison de Ludovic soit érigée, non dans Blainville même, mais sur ses « hauteurs » (149).

Colin Thibert reprend donc bien la réflexion sur l'habitat performant et sûr qui est au cœur du conte originel, mais il l'aborde sous un angle nouveau qui permet de mettre en exergue des problématiques écologiques. Or, l'une des problématiques dominantes de la pensée écologique concerne le problème de la pollution. Même si le nouvelliste se concentre sur les effets du dérèglement climatique, il n'entend pas passer sous silence cette question de la pollution et l'intègre au traitement du motif des habitats des trois petits cochons. Pour ce faire, il superpose à la dichotomie originelle de l'habitat fragile versus l'habitat solide, une autre dichotomie opposant l'habitat sain et l'habitat insalubre. Alors que la demeure de Ludovic est décrite comme « une maison saine et lumineuse » (149), celles de ses frères multiplient, au contraire, les signes d'insalubrité. « L'isolation [est] inexistante » (151) dans l'appartement d'Hervé et les murs se fissurent, laissant l'eau ruisseler à l'intérieur de l'habitat. Mais ce n'est

rien encore comparé au logement précaire de l'ainé Guillaumet qui, après avoir perdu la charcuterie familiale, a été contraint de s'installer dans « une caravane moisie, plantée sur un socle de parpaings au milieu d'un terrain boueux » (150). Les images de moisissure et de boue soulignent la dangerosité sanitaire de l'habitat de Victor, qui se transforme véritablement en espace mortifère lorsque le vent s'élève car, alors, l'abri menace de s'effondrer et d'ensevelir son occupant : « Le vent fouettait la caravane dans laquelle Victor grelottait, faute de chauffage. Les tôles rouillées grinçaient affreusement, les vitres tremblaient dans leurs châssis. Lorsqu'il sentit vaciller son abri, Victor prit peur. La prochaine rafale arracherait la caravane de son socle, la ferait rouler comme une vulgaire boîte de conserve ». (151) La comparaison de l'habitat de Victor à « une boîte de conserve » renvoie bien à la problématique de la pollution intrinsèquement liée à la production des déchets par les sociétés occidentales. Par là même, les habitats des deux frères aînés apparaissent comme des espaces pollués et insalubres qui sont devenus invivables. Ils incarnent ainsi, sur le mode de la métonymie, l'avenir de notre planète qui est l'habitat de tous. Le message écologique de Colin Thibert glisse donc implicitement du motif de l'habitat individuel au motif de l'habitat collectif qui est la Terre.

Seul l'individu qui accepte de rompre avec les codes et les habitudes du système capitaliste peut être en mesure d'édifier ce nouvel habitat salvateur pour l'homme. Dans le récit de Colin Thibert, Ludovic incarne ce type d'individu. Or, Ludovic est le plus jeune des trois frères. Ceci sous-entend que la sagesse et l'intelligence écologique se trouvent du côté de la jeunesse et non du côté de l'adulte qui a accepté de faire partie intégrante d'un système destructeur pour la nature, même s'il en connaît les effets pervers et dangereux. On observe ainsi un nouveau renversement axiologique des valeurs entre le conte originel et sa réécriture puisque, dans les premières versions des *Trois petits cochons*, c'est l'ainé des frères qui incarne la maturité et la sagesse. Comme l'écrit Bruno Bettelheim, « les trois héros ne sont qu'un seul et même personnage à trois stades différents de sa vie » (1976 : 63) et « les actions des trois petits cochons montrent le progrès qui va de la personnalité dominée par le ça à une personnalité influencée par le surmoi, mais surtout contrôlée par le moi » (1976 : 59). En inversant la hiérarchie des frères et en faisant du plus jeune celui qui est le plus responsable, Colin Thibert s'inscrit dans la lignée de nombreux récits dystopiques pour la jeunesse qui place l'avenir de l'humanité entre les mains du jeune héros et qui, par là même, confère au jeune lecteur la même responsabilité que celle assumée par l'être de papier. Il met ainsi en œuvre ce que Nathalie Prince nomme, dans *Eco-graphies*, « le principe de l'écologie tragique » qui « part du principe que demain sera pire qu'aujourd'hui, que la vie de l'enfant sera pire que celle de ses parents. [...] Il s'agit, dans cette nouvelle écocitoyenneté littéraire, de donner aux enfants la mission de sauver le monde. Les adultes n'ont pas su le faire » (Prince ; Thiltges, 2018 : 15). Pour devenir ce sauveur de l'humanité, le jeune héros doit se construire en suivant un autre chemin que celui emprunté par ses aînés. Ce postulat conduit Colin Thibert à prendre le contre-pied du message développé dans le conte initial par rapport au schéma de la construction du « moi ». En effet, Ludovic invente une nouvelle façon de construire son identité, non en trouvant un équilibre entre le « ça », le « surmoi » et le « moi », mais en imaginant une nouvelle dialectique entre le « moi » et le « autour de moi », autrement dit, en se pensant dans un rapport harmonieux avec son environnement et son habitat.

On voit alors bien comment, par sa réécriture du conte des *Trois petits cochons*, Colin Thibert propose une inversion ou un déplacement axiologique des valeurs véhiculées par les versions initiales du conte. Le traitement du motif de l'habitat lui permet en effet de remettre en question la métaphore du progrès de l'humanité tout en dénonçant les excès de

l'urbanisation contemporaine. Par là même, la finalité didactique du récit n'est plus simplement d'ordre psychologique, comme l'expliquait Bettelheim lorsqu'il faisait du conte des *Trois petits cochons* une fiction aidant l'enfant à se construire en trouvant un équilibre entre plaisir et raison. La finalité didactique de la réécriture de Colin Thibert est d'ordre politique car, comme l'écrit David Lefèvre, « le choix de l'habitat est un acte politique, il fait appel à notre discernement, et l'usage que nous en faisons détermine notre rapport au monde » (2013 : 84). Colin Thibert entend ainsi former un écocitoyen et faire de son lecteur un individu sachant poser un nouveau regard sur la nature et ayant conscience que la menace qui lui est associée n'a plus, depuis longtemps, l'apparence du Grand méchant loup.

Mais qui est donc le Grand Méchant Loup ?

Dans la réécriture des *Trois petits cochons* proposée par Colin Thibert, le loup apparaît comme le grand absent du récit. On peut penser que cette disparition du loup va d'abord de pair avec la réflexion sur l'habitat puisqu'aujourd'hui, l'urbanisation galopante détruit progressivement les habitats naturels des animaux. Or, on le sait, en France, le loup avait disparu à cause de l'homme. Il a été réintroduit dans les Alpes en 1992, avec toutes les polémiques et les tensions que l'on connaît. L'absence du loup dans la nouvelle de Colin Thibert peut donc apparaître comme une dénonciation implicite de la menace que l'homme fait peser sur les espèces en voie de disparition. Celles-ci ne seront bientôt plus que des mythes, des images, ce qui expliquerait que la seule mention du loup dans le récit de Colin Thibert se fasse au détour d'une comparaison, dans la clause de la nouvelle, qui met en scène la recomposition de la fratrie Guillaumet bien à l'abri, dans la maison écologique de Ludovic :

Les frères Guillaumet, enfin réunis, se régalerent d'un savoureux ragoût de légumes bio. Ils passèrent la soirée à rire, à blaguer, à se raconter leurs souvenirs d'enfance. Dehors, le vent hurlait aussi fort qu'une meute de loups. Tous les efforts qu'il déploya pour s'introduire dans la maison de Ludovic restèrent vains. En revanche, ils firent tourner l'éolienne tant et si bien qu'elle produisit assez de kilowatts pour assurer aux trois petits cochons un hiver douillet...
(153)

En fait, dans la nouvelle de Colin Thibert, le loup a perdu sa forme d'animal anthropomorphisé qu'il adopte dans la plupart des versions des *Trois petits cochons*, pour prendre une autre forme : celle du vent. Le loup, c'est le vent qui hurle et qui souffle en vain sur la maison de Ludovic ; c'est le vent qui « fouettait la caravane » de Victor, en faisant grincer les tôles et trembler les vitres, chaque « rafale » menaçant d'« arrach[er] la caravane de son socle » (151) ; c'est le vent qui fait chuter les températures et qui a détruit l'appartement d'Hervé. Le loup, c'est aussi ce vent qui transforme l'espace urbain en véritable spectacle de désolation et qui menace l'intégrité physique des aînés Guillaumet lorsque ceux-ci fuient leurs habitats détruits pour demander l'asile à leur frère, reproduisant en cela le schéma popularisé par Walt Disney de l'exode des deux petits cochons. En faisant du vent la nouvelle incarnation du loup, Colin Thibert ne trahit pas le conte source : il procède simplement à un glissement métonymique qui va dans le sens du message écologique qu'il entend développer dans son récit. Dans le conte originel des *Trois petits cochons*, l'arme du loup, avant d'être ses crocs, est bien son souffle puissant, grâce auquel il détruit les maisons de paille et de bois. « Je vais souffler, gronder et ta maison s'envolera », menace trois fois le loup. Par l'emploi de la synecdoque, Colin Thibert a simplement poussé à l'extrême cette assimilation du loup et du

vent, afin de souligner le potentiel dévastateur de la nature lorsque celle-ci se retourne contre l'homme. Ainsi le loup et la tempête ne font qu'un.

L'origine de cette terrible tempête qui frappe Blainville et qui semble s'en prendre directement aux petits cochons Guillaume est cependant explicitée scientifiquement dans un paragraphe où la multiplication des rapports de causalité vient souligner l'effrayant enchaînement des bouleversements climatiques dont l'homme est à l'origine :

Il se produisit alors une série d'évènements dramatiques que Ludovic et ses amis prévoiaient depuis longtemps : le prix des énergies fossiles grimpa si haut que seuls les plus fortunés purent encore se chauffer, s'éclairer et se déplacer en voiture. Le réchauffement climatique entraîna la dissolution du Gulf Stream ce qui, paradoxalement, fit chuter les températures dans l'hémisphère nord. De mémoire de Blainvillois, jamais on n'avait eu si froid et les tempêtes d'équinoxe se muèrent en blizzard. (151)

Colin Thibert reprend ici l'hypothèse développée par Art Bell et Whitley Strieber dans *Le Grand dérèglement du climat* (*The Coming Global Superstorm*). Selon ces auteurs, le bouleversement du courant marin qui assure à l'Europe son climat tempéré pourrait la faire entrer dans une nouvelle période glaciaire. Cette hypothèse est connue du jeune lecteur, car elle a été popularisée par Roland Emmerich dans son film *Le jour d'après*, sorti quatre ans avant la publication du recueil *Nouvelles re-vertes* dans lequel est inséré *Trois petits cochons* de Colin Thibert. Cette intermodalité avec l'oeuvre cinématographique clarifie ainsi le message écologique de l'écrivain. Dans sa nouvelle, la responsabilité de l'homme dans le bouleversement climatique n'est jamais formulée explicitement, alors que le film pointe clairement du doigt l'activité humaine comme cause du dérèglement climatique. Par là même, le jeu d'écho avec le film de Roland Emmerich permet de dénoncer l'action prédatrice et destructrice de l'homme sur la planète et peut aussi expliquer l'absence du loup comme personnage dans la nouvelle des *Trois petits cochons* : le loup a disparu parce que l'homme est devenu son propre prédateur, concrétisant en cela le célèbre aphorisme de Thomas Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme ». Si on relit la nouvelle à la lumière de cette analyse, on découvre de nombreuses images et jeux sur la polysémie des mots qui sous-entendent en effet que l'homme s'est fait loup, ou plus exactement, que les petits cochons Guillaume sont devenus des loups.

Dans les contes, le personnage du loup se construit autour de deux stéréotypes : le loup chasseur et le loup dévoreur. En devenant loups, les petits cochons Guillaume vont incarner l'une ou l'autre de ces facettes. Victor, l'aîné de la fratrie adepte de moto, personnifie le loup chasseur. Comme celui-ci, il représente le danger tapi dans les bois et que tout le monde craint. Il sillonne en effet les alentours de Blainville, chevauchant des « machines plus puissantes les unes que les autres avec lesquelles il semait la terreur sur les routes du département » (146). Pour satisfaire sa passion pour les rallyes, il se livre à « la chasse au sponsor » (149) afin de financer ses participations au Paris-Dakar, au cours desquels sa rage destructrice se manifeste maintes fois, puisqu'il revient tantôt avec « une moto fracassée » (147), tantôt avec « un embrayage en miettes » (150). Hervé, le cadet des Guillaume, incarne, lui, le loup dévoreur. L'une des photos collées dans l'album de famille montre « un portrait souriant d'Hervé assis à la droite de Jean-Michel Rioux, PDG des papeteries éponymes, à l'occasion du banquet de fin d'année » (147). Plus tard, quand sa femme « ne parv[ient] pas à tomber enceinte, le couple pass[e] d'un spécialiste à l'autre en quête de conseils ou de recettes » (150). Le mot « recettes », emprunté au vocabulaire de la gastronomie, fait alors signe vers cette image du loup dévoreur.

Même Ludovic, qui incarne pourtant le petit cochon raisonnable, conserve en lui des traces du loup dévoreur, puisqu'il est décrit comme « un lecteur vorace » (147). Bien sûr, il parvient à faire taire sa nature prédatrice qui sommeille en lui en « fréquent[ant...] des végétariens » (147) et en le devenant lui-même. Mais il n'en demeure pas moins que l'homme, aussi bon soit-il, reste un loup.

Conscient que l'homme assassine la planète en se conduisant en prédateur des ressources naturelles, Ludovic entreprend de changer sa nature profonde : lui qui est né dans une famille de charcutier se fait végétarien. Ce motif alimentaire, d'abord esquissé « quand Ludovic convi[e] ses frères à pendre la crémaillère autour d'un buffet bio » (150) est étayé à la fin du récit, où Colin Thibert reprend l'image de la marmite dans laquelle, traditionnellement, le loup meurt ébouillanté :

Lorsque Ludovic leur ouvrit la porte, Hervé et Victor manquèrent de défaillir : il régnait chez leur frère une douce chaleur et d'une marmite ventrue posée sur le poêle s'échappait un fumet divin. [...]

Les frères Guillaumet, enfin réunis, se régalerent d'un savoureux ragoût de légumes bio. (153)

La différence avec le conte original est notable. Comme le rappelle Bruno Bettelheim, à la fin de la version traditionnelle des *Trois petits cochons*, « le loup tombe dans la cheminée, plonge dans une marmite d'eau bouillante et f[ait] un excellent plat de viande cuite pour le petit cochon. Justice est faite : le loup, qui a dévoré les deux autres petits cochons et qui voulait manger le troisième, sert lui-même de nourriture à son vainqueur » (1976 : 61). Le conte traduisait ainsi la dichotomie entre nature et culture, comme l'a montré Pierre Bessagnet dans son article intitulé « L'histoire des trois petits cochons », lorsqu'il étudie les tensions entre « le cru et le cuit » dans les versions du conte (2012 : 139-140).

Passer de la tension entre « le cru et le cuit » à une tension entre le carnivore et le végétarien s'inscrit pleinement dans le message écologique que Colin Thibert veut transmettre au jeune lecteur : pour préserver la planète, l'homme doit cesser d'être un prédateur, à la fois sur le plan du macrocosme en préservant les ressources naturelles et sur le plan du microcosme en modifiant son régime alimentaire. Sans cette évolution, l'homme restera un loup pour l'homme et causera sa propre perte, entraînant l'extinction de l'espèce humaine, qui se profile déjà dans la nouvelle.

En effet, bien que celle-ci semble se clore sur un *happy end* avec les retrouvailles des trois petits cochons Guillaumet, force est de constater qu'ils semblent être les derniers représentants de l'humanité. La femme d'Hervé, stérile, l'a quitté ; ses collègues de travail, tout comme les amis de Ludovic ont disparu. Par là même, les funérailles des parents des protagonistes, tués par leur négligente utilisation des énergies fossiles, pourraient bien préfigurer l'avenir de l'humanité : « Paul et Thérèse Guillaumet moururent, asphyxiés par les émanations de CO₂ du vieux poêle qu'ils avaient toujours négligé d'entretenir. Le chagrin réunit les Trois Petits Cochons dans l'église Saint-Gratien, devant une paire de cercueils vernis » (148). S'adressant à un jeune lecteur, dont il importe avant tout d'éveiller la conscience écologique sans le faire désespérer de l'avenir, Colin Thibert se refuse à raconter cette fin trop sombre, mais les points de suspension sur lesquels se conclut la nouvelle la laisse deviner. Cette aposiopèse indique que l'histoire n'est pas terminée : la fin reste à écrire et c'est au jeune lecteur d'agir pour confirmer, ou non, le *happy end* de la nouvelle.

En mêlant la réflexion éco-philosophique et le jeu littéraire de l'écriture palimpseste, la nouvelle de Colin Thibert propose donc une réinterprétation foncièrement moderne du conte des *Trois petits cochons*. Le motif de l'habitat (qui renvoie à la fois à la question des habitats naturels des animaux, à la Terre comme habitat de l'Humanité et aux constructions humaines qu'il convient aujourd'hui de repenser en prenant en compte les problématiques écologiques) se prête naturellement à une lecture écologique du conte. Mais il y a plus, car le nouvelliste développe aussi une dialectique entre le discours écologique et la réflexion sur l'homme, invitant ainsi le jeune lecteur à s'interroger sur l'humanité, tout en remettant en question la vision manichéenne du monde dans laquelle le loup incarne, seul, les forces destructrices qui nous menacent. En ce sens, Colin Thibert s'inscrit dans la continuité de certains auteurs pour la jeunesse qui ont aussi proposé des versions alternatives des *Trois petits cochons* afin de sensibiliser le jeune lecteur à la relativité des points de vue, comme le font notamment Jon Scieszka et Lane Smith dans *La vérité sur l'affaire des trois petits cochons* ou Eugène Trivizas et Helen Oxenbury dans *Les trois petits loups et le grand méchant cochon*.

BIBLIOGRAPHIE :

Bell, Art & STriever, Whitley (Coord./Eds.) (2005). *Le grand dérèglement du climat*. Paris : Le jardin des livres.

Bessagnet, Pierre (2012). *L'histoire des trois petits cochons : de multiples tensions pour des dénouements divers ou comment textes et images s'ingénient à ne pas raconter la même histoire*. In D. Aranda (coord.), *L'enfant et le livre, l'enfant dans le livre* (pp. 133-153). Paris : L'Harmattan.

Bettelheim, Bruno (1976). *Psychanalyse des contes de fées*. Paris : Robert Laffont.

Chelebourg, Christian (2012). *Les écofictionns – Mythologies de la fin du monde*. Bruxelles : Éditions Les Impressions nouvelles.

Genette, Gérard (1982). *Palimpsestes*. Paris : Éditions du Seuil.

Lefèvre, David (2013). *La Vie en cabane – Petit discours sur la frugalité et le retour à l'essentiel*. Paris : Transboréal.

Prince, Nathalie & Thiltges, Sébastien (Coord./Eds.) (2018). *Éco-graphies – Écologie et littérature pour la jeunesse*. Rennes : PUR.

Scieszka, Jon & Smith, Lane (2011). *La vérité sur l'affaire des trois petits cochons*. Paris : Nathan.

Thibert, Colin (2008). *Trois petits cochons*. In D. CHEISSOUX (coord.), *Nouvelles re-vertes* (pp. 143-153). Paris : Éditions Thierry Magnier.

Trivizas, Eugène & Oxenbury, Helen (1993). *Les trois petits loups et le grand méchant cochon*. Paris : Éditions Bayard.